

LES CONDITIONS DE LA VIE CHEZ LES ETRES ANIMÉS

(Suite et fin)

La raison de cette incapacité nous échappe : jusqu'ici aucune particularité connue de l'organisation n'a permis de l'expliquer. Néanmoins une remarque très-curieuse a été faite : les individus des deux sexes sont en nombre fort inégal ; il y a quinze ou vingt mâles pour une seule femelle. Devant la foule des prétendants, la femelle, paraît-il, veut plaire à chacun, et ses galanteries perpétuelles la détourneraient de tout devoir maternel. Les (coucous) portent alors furtivement leur œuf dans les nids de différents oiseaux, le rouge-gorge, le rossignol, la fauvette des roseaux, le pouillot, beaucoup d'autres encore, et ces oiseaux, s'ils ne s'aperçoivent de rien, couvent l'œuf étranger, et après l'éclosion soignent l'intrus comme un de leurs petits malgré sa taille bientôt très-supérieure et fort dangereuse pour les légitimes. Si l'on en croit certaines affirmations, la femelle du coucou ne perd pas toutefois en entier le sentiment de la maternité ; elle ne quitte le voisinage des lieux où sont élevés ses jeunes qu'après leur départ du nid.

Quelques insectes se comportent à peu près comme les coucous. Les gros bourdons velus, tantôt roux, tantôt noirs, avec des parties jaunes, fauves ou rougeâtres, si communs pendant la belle saison sur les fleurs des champs ou la lisière des bois, sont des êtres, on le sait, qui travaillent à merveille et qui s'occupent de leur progéniture de la manière la plus irréprochable. A côté de ces insectes industrieux, on rencontre des espèces incapables de tout soin et si pareilles par leurs principaux caractères et par leur aspect à de vrais bourdons, que de minutieux naturalistes n'avaient pas su les en distinguer ; mais le jour vint où un observateur, Le Peletier de Saint-Fargeau, plus attentif que ses devanciers, s'aperçut d'une différence significative : ces espèces, confondues naguère avec les bourdons, sont privées d'instruments de travail ; leurs jambes n'ont pas de corbeille pour recueillir le pollen, pas d'épines pour saisir des lames de cire ; le premier article de leurs tarse, encore fort large, n'est plus cependant la palette dont les bourdons se servent comme d'une truelle, il ne porte aucune brosse propre à faire tomber le pollen récolté. Pas d'instruments de travail, c'est l'impossibilité manifeste de construire, c'est aussi l'impossibilité de nourrir les larves. Ces insectes, désignés sous le nom de psithyres, ont recours aux bourdons pour la conservation de leur propre espèce. La ressemblance donnée par la nature à ces deux sortes d'êtres est aisée à expliquer. Le coucou, introduisant un œuf dans le nid d'un petit oiseau, n'a pas à craindre de se faire un mauvais parti, s'il est surpris par le propriétaire. Ce n'est pas la même chose pour l'insecte qui pénètre chez les bourdons ; l'habitation est toujours plus ou moins remplie et gardée par des individus dont les coups sont mortels. La ruse la mieux concertée échouerait. Ici il faut tromper sur sa qualité, il faut paraître bourdon quand on ne l'est pas. Les psithyres ont donc reçu en partage la taille, les formes, les nuances et tout l'aspect des bourdons, et, comme il y a de ces derniers des espèces en assez grand nombre que leurs couleurs distinguent, il y a des psithyres répondant aux particularités caractéristiques de ces différentes espèces. En voyant l'un d'eux, sans crainte d'erreur on peut dire : Voilà le parasite de tel bourdon. Le psithyre entre donc sans être inquiété dans la demeure où l'on travaille, où l'on nourrit les jeunes sujets, son vêtement le fait prendre pour un membre de la famille ; il entre avec la confiance de n'être pas reconnu pour étranger, de n'être point maltraité. Dans les cellules construites en vue d'une autre destination, il dépose ses œufs ; les larves qui en sortiront auront toute l'apparence de celles des bourdons, et ceux-ci, dans leurs soins, n'établiront aucune différence. Ainsi se perpétue une relation entre deux espèces n'appartenant pas au même genre. Les bourdons se passeraient fort bien des psithyres, mais la disparition des premiers serait la perte inévitable des derniers.

Tous ces insectes laborieux qu'on appelle vulgairement les abeilles solitaires et les abeilles maçonnes sont également exposés à recevoir les visites d'hyménoptères de la même famille, incapables de travailler ; mais ces étrangers n'ont pas la livrée des espèces dont ils envahissent les nids ; ils n'en ont nul besoin, ne devant agir que par l'adresse et la ruse. L'abeille solitaire, seule, édifie le berceau de sa postérité, et approvisionne chaque loge d'une quantité de nourriture juste suffisante pour la larve destinée à l'occuper. En quête de sa récolte, elle est obligée de s'éloigner fréquemment ; l'abeille qui ne travaille pas et n'a d'autre souci que d'opérer le dépôt d'un œuf dans la cellule où sa larve mangera la provision amassée pour la larve de l'espèce laborieuse, se tient aux abords du nid où l'on apporte le miel et le pollen ; elle étudie la situation, profite, pour pénétrer dans le réduit, de l'absence du propriétaire, y met un œuf, puis s'échappe furtivement, comme le larron qui ne doute pas du danger qu'il courrait, s'il venait à être rencontré.

Lorsqu'on arrête ses regards sur les circonstances de la vie des êtres animés, on est très-frappé de voir d'un côté des créatures heureusement douées dont les conditions d'existence semblent pleines d'attrait, d'un autre côté des créatures moins favorisées, et enfin des êtres en quelque sorte déshérités dont la vie n'est possible qu'avec le secours ou au moins l'appui d'espèces ayant en partage la force ou l'habileté. De là des associations d'animaux vraiment singulières ; parfois l'infortuné attend sa subsistance de la bonne volonté du riche, plus souvent le faible accompagne le fort, soit pour être transporté, soit pour profiter du fruit que ce dernier abandonne. M. Van Beneden, l'éminent professeur de l'université de Louvain, appelle ces animaux qui s'attachent à la fortune d'autrui des commensaux.

Dans certaines fourmières habitent de petits coléoptères luisants que l'on nomme des clavigères ; leur tête est surmontée de grosses antennes, et les côtés du corps portent des bouquets de poils. Ceux-là sont bien déshérités ; absolument aveugles, ayant une bouche dont les pièces articulées sont fort petites et très-peu mobiles, ils ne peuvent manger seuls, l'assistance des fourmis leur est indispensable. Il existe entre ces insectes une relation des plus curieuses très-bien observée par un naturaliste habile, M. Lespès. Les clavigères produisent une liqueur douce qui enduit leurs bouquets de poils ; les fourmis, friandes de tout ce qui est sucré, hument cette liqueur, et les clavigères deviennent pour elles des hôtes chéris. En retour de leurs bons offices, elles les nourrissent en leur donnant la becquée. Lorsqu'un bouscule une fourmière, chacun sait avec quel zèle, quelle promptitude, quelle sollicitude les fourmis emportent leurs larves et leurs nymphes pour les mettre à l'abri du danger. Elles agissent de la même façon à l'égard des clavigères qu'elles croient menacés. Malgré tout, la condition humble appartient à ces derniers dans l'association, où chacun

trouve son compte ; c'est l'esclavage rendu inévitable par des défauts d'organisation. Pour le philosophe, il y a peut-être une chose plus intéressante encore que cette condition d'esclavage dans les relations des fourmis et des clavigères. Les expériences répétées de M. Lespès ont prouvé que les fourmis ont besoin d'une éducation pour apprécier les bienfaits qu'elles peuvent obtenir des petits coléoptères luisants. Toutes les fourmières de même espèce ne possèdent pas de clavigères. S'avise-t-on de mettre quelques-uns de ces pauvres aveugles dans un nid où il n'en existait pas, les fourmis ne se doutent nullement du bonheur qu'on a voulu leur procurer. Avec leur instinct de chercher à se rendre compte de ce qui se passe dans leur demeure, elles examinent les intrus, et, ne découvrant pas le parti qu'il est possible d'en tirer, elles les mettent en pièces.

EMILE BLANCHARD.

NOUVELLES

On lit dans le *Bien Public* du 21 :

« En l'absence des rédacteurs du *Bien Public* pour cause de maladie, quelqu'un qui avait voulu nous remplacer, a fait sur le discours que M. Chanleau a prononcé au sujet de sa motion pour l'amnistie, des remarques que nous n'aurions pas faites, &c. »

On a arrêté, mercredi de la semaine dernière, le nommé Adélaré Champigny, sur lequel planent de graves soupçons relativement à l'assassinat de M. Paradis, de St. Marc.

La pétition contre l'élection de M. Samuel Cushing, jr., membre de la Chambre des Communes pour le comté d'Argenteuil a été présentée à la Cour Supérieure, à St. Scholastique, le dix-huit décembre courant. Les pétitionnaires, au nombre de six, sont des électeurs du comté.

On lit dans le *Constitutionnel* des Trois-Rivières :

« A compter de ce jour, M. Frs. L. Desaulniers, attaché à la rédaction du *Constitutionnel* depuis un an, se retire pour se consacrer entièrement à l'étude de sa profession. Après les rapports si agréables que nous avons eus avec lui, nous ne pouvons le laisser partir sans lui exprimer notre reconnaissance pour les services signalés qu'il a rendus à notre feuille. »

Nous lisons dans le *Journal de Québec* :

« Une dépêche venant d'Outouais annonce que Teschemacher ne sera pas livré, attendu que son extradition a été demandée pour faux d'écriture tandis qu'il a été arrêté pour détournement de deniers. En sorte que toute la procédure faite dans la chambre du juge des sessions tombe à néant par là même. Néanmoins le baron sera toujours extradé, mais de son propre gré, car il ne veut nullement de l'arbitraire qui lui arrive, préférant revoir les lieux témoins de ses exploits sous la garde de ses patrons. »

On écrit d'Ottawa le 22 courant :

« M. Thomas White avec MM. Davidson et McCord, ainsi que les représentants de M. MacKenzie sont arrivés ici. Ils ont eu une entrevue avec M. Pope, le greffier de la Couronne en chancellerie, lui demandant un examen des bulletins de l'élection de Montréal-Ouest. Après que les deux parties eurent argumenté leur cause au long et avec beaucoup de vivacité, le greffier répondit qu'il ne pouvait prendre une décision sans consulter le ministre de la justice. »

« A 3 heures, cette après-midi, le greffier de la Couronne a donné sa décision dans l'affaire de Montréal-Ouest. Il a fait droit à l'appel de M. MacKenzie en Cour du Banc de la Reine à Montréal et a refusé à M. White l'examen immédiat des bulletins. »

Un correspondant, qui fait partie de la police à cheval de Manitoba, nous écrit du Fort Ellice, territoire du Nord Ouest, à la date du 23 novembre :

Dans l'espace de trois mois, j'ai pu avoir mangé trois quarts de livre de pain par jour ; mais nous avons du lard salé à discrétion. Lorsque nous sommes arrivés à la Montagne du foin de senteur, les soldats de la police à cheval, envoyés en détachement à Fort Pelley, ont commencé à chasser le buffle. Notre colonel nous vendait la poudre et les balles et nous allions courir les buffles. Quand nous en avions tué un certain nombre, le colonel ordonnait que la viande en fût remise au quartier-maître. Ce dernier nous distribuait cette viande en guise de rations, et cela lorsque nous avions abattu nous-mêmes le gibier avec les munitions que nous avions payées de notre propre argent.

« La misère règne dans les rangs de la police à cheval, en garnison au Fort Pelley. En arrivant en ce dernier endroit, pas un homme de la troupe n'avait de bas ni de chemises. Nous en avons acheté de la Cie. de la Baie d'Hudson, qui nous les a fait payer cent pour cent plus cher que partout ailleurs. »

Un autre correspondant nous écrit que lorsque le détachement est arrivé à Fort Garry on a logé les hommes dans une grange ; qu'ils ont couché là pêle-mêle et qu'ils avaient pour toute nourriture du pain et de l'eau.

BULLETIN TELEGRAPHIQUE

ESPAGNE.

Londres, 21.—La *Gazette de Cologne* rapporte ce qui suit : Le 11 courant le brick allemand *Gustav* de New-York, entra dans le havre de Guetaria, à 10 milles à l'ouest de San Sébastien ; les Carlistes firent feu sur ce navire, malgré qu'il eût hissé le pavillon allemand et mis les signes de détresse. Le lendemain l'équipage fut sauvé par les volontaires républicains qui le conduisirent à San Sébastien.

Les Carlistes firent feu du rivage sur les navires durant le sauvetage de l'équipage et ensuite s'emparèrent de la cargaison du navire abandonnée.

Un envoyé a été expédié aux lignes carlistes pour négocier la restauration de cette cargaison.

ANGLETERRE.

Londres, 22, 5½ hrs., a. m.—Sir Stafford Northcote, chancelier de l'Echiquier, a annoncé hier après-midi dans une assemblée publique que la santé de M. Disraeli s'était améliorée et que le Premier serait prêt à assister au prochain parlement.

ALLEMAGNE.

Berlin, 18.—Le prince Bismarck est entré au Reichstag immédiatement après le vote, et a paru satisfait du résultat qui donne 71 contre 199 au lieu de 171 contre 199 comme il a été déjà annoncé.

Londres, 19.—Une dépêche spéciale de Berlin dit que la crise est complètement terminée, L'on apprend aussi que Bismarck a reçu avis qu'un nouveau complot avait été formé contre sa vie.

Berlin, 19.—Le comte Von Arnim a d'abord refusé de paraître en cour aujourd'hui, pour entendre sa sentence, mais enfin de compte il s'est rendu. Le jugement a été prononcé à 3.30 cette après-midi. Le comte est condamné à trois mois de prison y compris le mois du terme judiciaire durant lequel il a été détenu.

Berlin, 22.—La *Gazette de l'Allemagne du Nord* publie les détails suivants sur un autre complot contre la vie de Bismarck en septembre 1873. Un archevêque français reçut une lettre anonyme dont l'auteur offrait de tuer Bismarck pour la somme de \$12,000. Dans une seconde lettre, il envoya sa photographie et donna son nom et son adresse comme suit : « Duchesse Poncelet, rue Léopold. » L'archevêque communiqua ces lettres au gouvernement français qui informa Bismarck de l'affaire. Poncelet fut trouvé et identifié comme ouvrier. On sut qu'il était sur le point de partir pour l'Allemagne.

Les détails subséquents de cette affaire n'ont pas été publiés. La photographie expédiée à l'archevêque n'était pas celle de Poncelet, mais d'un autre ouvrier que l'on suppose être complice.

Vienne, 23.—Le nouveau journal *Free Press* dit que les documents lus à la session secrète tenue pendant le procès de Von Arnim, expliquent la politique de l'Allemagne touchant la nomination du successeur de Pie IX.

Berlin, 24.—L'on dit dans les cercles bien informés que la sentence portée contre Von Arnim sera renversée en appel.

La rumeur du complot ourdi contre Bismarck est dénuée de fondement.

HORACE GREELY CATHOLIQUE

Un correspondant de l'*Univers* lui écrit des Etats-Unis :

Vous avez sans doute entendu parler des tendances catholiques du brave Greely, de New-York, mort après la dernière campagne présidentielle, après être demeuré des semaines au chevet de sa femme mourante. Eh bien, il est prouvé aujourd'hui qu'il est mort catholique ; vous aimerez peut-être à savoir comment.

Quelque temps avant sa mort, même lorsqu'il était tout entier à son journal, à sa politique et aux soins de la malade, Greely souvenait parlait de religion, et il était évident que son cœur était pour l'Eglise.

Quand il se mit au lit après les funérailles de Mme Greely, il pria M. L., un ami intime, bon catholique, de ne pas le quitter. Le voyant faiblir, l'ami lui suggéra d'avoir un ministre. Il répondit :

—Oui, mon ami, je désirais mourir catholique.

—Faut-il vous amener un prêtre ? demanda l'autre.

—Oui, mon cher L., amenez-moi un prêtre ; j'ai toujours aimé les catholiques dans leur religion.

L., sortit tranquillement et alla trouver le P. F., mais malheureusement ne le trouva pas chez lui. Il retourna auprès du malade, laissant une note pour expliquer son désir.

A son retour, L., trouva Greely faiblissant ; mais celui-ci le prit par la main et lui dit : Vient-il ?

—Il n'est pas chez lui ; mais voulez-vous mourir catholique ?

—Oui, murmura Greely.

—Alors vous savez qu'en cas de nécessité toute personne peut administrer le baptême. Ainsi si vous croyez à la doctrine et aux enseignements de l'Eglise catholique, je vais vous baptiser. Avez-vous été baptisé ?

—Non, L., baptisez-moi ; je veux mourir en catholique, dit Greely d'une voix plus faible.

M. L.... prit un verre d'eau et le versa en forme de croix sur la tête du moribond, prononça les paroles du baptême.

M. Greely lui serra la main et bientôt retomba dans une insensibilité dont il ne revint pas. M. L.... courut chez le prêtre et le rencontra en route pour la demeure de Greely. Il lui dit ce qu'il avait fait et que le malade était insensible en ce moment.

—Vous avez bien fait, dit le prêtre, et puisqu'il est insensible, il ne sert à rien que j'y aille ; s'il revient à lui faites-le moi savoir immédiatement.

M. L.... promit de le faire, mais Greely ne reprit plus connaissance. Il était mort dans la foi de la sainte Eglise catholique.

LE PASSAGE DE VENUS

On a reçu plusieurs dépêches d'Asie, d'Afrique et d'Océanie qui rendent compte des observations faites sur le passage de Venus le 8 courant.

Le chef de la commission américaine à Nagasaki (Japon), M. Davidson, télégraphie que les observations ont complètement réussi. Soixante photographies ont été faites. A Shanghai (Chine), où se trouvait une des stations anglaises, le temps était couvert, et on n'a pu faire aucune observation. Au Caire et à Suze (Egypte), on n'a pu observer que les dernières phases du phénomène, mais à Thèbes, de nombreuses photographies ont été faites. A Vladivostok (Sibérie) et à Hobart Town (Terre de Van Diemen), les astronomes américains ont fait des observations partielles. En somme, on a tout lieu d'être satisfait des résultats obtenus.

Nos lecteurs savent que la France, les Etats-Unis, la Russie, l'Angleterre, le Portugal, avaient envoyé des astronomes avec des instruments sur les points du globe terrestre les plus favorables à cette importante observation ; on y a pensé longtemps d'avance, on a rédigé des instructions détaillées, on a fait appel à tout ce que la science a réalisé de progrès pour assurer le succès de l'opération. Le directeur de l'Observatoire français a nommé une commission qui a pris les précautions les plus grandes pour arriver à un heureux résultat, et, cette fois,